

Yasmina Mélaouah

Une « Note du Traducteur »

Très connue des Italiens pour ses excellentes traductions de Daniel Pennac, Yasmina Mélaouah a traduit également Colette, Martin Winckler, Philippe Jaenada, Patrick Chamoiseau, Tahar Ben Jelloun, Paul Smail, Fred Vargas, et enseigne la traduction du français à l'Université d'État de Milan et à l'ISIT (Istituto Superiore per Interpreti e Traduttori). La Note ci-dessous a été écrite pour le numéro 2 de la Nota del Traduttore.

Début février, il pleuvait souvent à Milan, les journées étaient sombres et affairées, les semaines une course d'obstacles hallucinée entre le travail, la famille, quelques moments précieux gagnés pour les amis, les lectures.

Le samedi, une oasis de silence, une trêve lente, un temps indisponible pour les contraintes du travail. Quand un vendredi après-midi, le téléphone a sonné et que j'ai entendu la voix pleine d'enthousiasme de Daniel qui me disait : « Ciao, je suis à Gênes, tu aurais envie de venir ici demain, je voudrais te lire quelque chose ? » sur le moment, oui, sur le moment, j'ai pensé que le lendemain on était samedi, que je ne voulais pas mettre mon réveil, que je ne voulais pas que le travail... au fond, la famille... d'accord pour tout, mais... et pourtant, quelle curiosité, quelle joie tout à coup à l'idée de quitter le crachin milanais et d'aller à Gênes écouter Daniel me raconter, en avant-première, une histoire... Et me voilà ici. Sur le Vieux-Port, même crachin, mais une lumière sauvage dont seule Gênes a le secret, là face aux ruelles, assise près de Pennac dans une petite salle de son hôtel. Il tient à la main une chemise bleue avec à l'intérieur une cinquantaine de feuillets dactylographiés. Je m'installe commodément, et il commence à lire. C'est la toute première version de *Merçi*. Un monologue plein de force, de colère,

d'ironie mordante et de mélancolie. Il lit pendant près d'une heure. J'écoute, en silence. Les commentaires, pour plus tard. Il lit, et je tremble en me demandant, comme toujours, comment je vais faire. Comment je vais m'en sortir, cette fois, face au torrent impétueux de cette tirade conçue pour le théâtre, à nouveau radicalement différente de ses textes précédents. Un autre défi, une autre aventure. Nous parlons un peu, après. Il m'explique le personnage, il m'explique le ton, il m'aide à déchiffrer les sous-entendus et les allusions. Je rentre à Milan dans la soirée, avec cette cinquantaine de feuillets dans mon sac et une date de remise pour la traduction, qui sera publiée par Feltrinelli et mise en scène par le *Teatro dell'Archivolto*, à Gênes. À ma conversation avec Daniel font suite les discussions avec Giorgio Gallione, de l'*Archivolto*, pour réfléchir ensemble sur la nature d'un texte né pour être joué. Un long monologue, soutenu par une tension émotive intense et cependant modulé sur des tons très différents, du clin d'œil de connivence avec le public aux brutales explosions de fureur, à l'ironie la plus cruelle, à de longs moments d'une émotion presque cristalline, dans un éventail de registres qui se succèdent avec frénésie sur un nombre de pages relativement réduit. Un condensé, en somme, de toute la passion qui vibre dans les pages de Pennac et que son écriture, fruit d'un travail de correction maniaque, d'un sens très aigu du rythme et du mot, décline cette fois dans une dimension exclusivement orale. Tel a donc été mon point de départ. L'oralité. La parole. Un homme et sa voix. Le reste en découle. Tous les choix, toutes les libertés douloureuses que je prendrai viendront de là. Parcours difficile, en tout cas, pour qui est habitué depuis toujours au texte, à la parole écrite et silencieuse du roman, à l'écoute toute mentale de rythmes, de géométries verbales impalpables. « Imagine-toi les dire sur scène, tes phrases », me répétait au téléphone Giorgio Gallione. Et moi, j'imaginai déjà un visage (Alessandro Haber ? Stefano Benni ?), une voix pour le créateur amer qui, récompensé d'un prix pour sa carrière, prononce son discours de remerciement. Je prenais mille libertés auxquelles d'habitude je ne veux même pas songer, pour suivre le rythme implacable, agité, névrotique de ce monologue. J'inventais des noms de lieux farfelus pour d'improbables villages français impossibles à traduire, j'allais chercher d'abominables tics de langage de notre désolé présent (le hideux « tout à fait » qui sévit désormais, même quand on demande simplement si le tram où l'on est monté s'arrête bien à tel endroit) pour rendre la vacuité de certaines conversations téléphoniques, je faisais des pieds et des mains pour jouer sur les mille acceptions possibles du mot « merci ». Et pendant ce temps-là, comme déjà pour son dernier roman, *Voici l'histoire*, Daniel revoyait le texte, m'accablait d'une infinité de « versions définitives », de plus en plus abouties, dans une langue à la

respiration de plus en plus ample, où la rugueuse amertume de la première version se fondait en une passion, s'il est possible de dire, plus tranquille, et le texte devenait de plus en plus solide, compact. Des passages disparaissaient, sur lesquels la traduction s'enrayait, comme pour démontrer, encore une fois, que là où la traduction ne fonctionne pas il y a peut-être, il y a toujours, quelque chose qui ne fonctionne pas dans le texte original. Un travail long et lent, une avancée millimétrique et parallèle de deux textes contigus et cependant irrémédiablement autonomes. Quand le travail fut terminé, à Milan il faisait déjà chaud. Début juillet, tout le monde craignait un été impossible comme celui de 2003. Mais tout s'est bien passé. Et début septembre, au retour des vacances, j'ai trouvé mes exemplaires de *Grazie* dans la boîte à lettres.

Le texte original se trouve sur Internet à l'adresse :
<http://www.lanotadeltraduttore.it/grazie.htm>